

**Enseignant : M. BENCHEIKH.**

**Matière : Linguistique.**

**Niveau : L3.**

**Groupes : 03 et 04.**

---

## **(I) Distributionnalisme (BLOOMFIELD et HARRIS)**

Le distributionnalisme est une méthode structurale qui apparaît aux États-Unis vers 1930 en réaction contre les grammaires mentalistes. Elle a été développée et formalisée par Zellig HARRIS (1909-1992) et atteint son degré d'achèvement vers 1950. C'est une approche purement formelle qui écarte toute considération relative au sens.

### **1- Une conception mécaniste du langage**

Léonard BLOOMFIELD (1887-1949) publie en 1933 *language* (Le langage), qui constitue une théorie générale du langage et qui sera développée et approfondie par ses élèves sous l'étiquette de distributionnalisme. Sa caractéristique fondamentale concerne son rejet total à l'égard du sens. Pour BLOOMFIELD, la signification renvoie à la totalité de l'expérience humaine et présuppose pour son explication, la connaissance globale du monde, ce qui dépasse largement les possibilités de la linguistique. La tâche immédiate à laquelle doit s'attacher un linguiste est la description formelle des langues qui doit éviter tout mentalisme.

### **2- Une approche behavioriste**

L'approche de BLOOMFIELD tire son origine dans la psychologie behavioriste (sous l'influence du psychologue WUNDT). Pour le behaviorisme, le comportement humain est explicable à partir des données externes, sans recours à des données internes qui ne seraient que des illusions. Pour BLOOMFIELD, le langage est un comportement et peut donc être étudié de manière externe ; il ne s'agit pas pour lui d'une doctrine psychologique mais d'une méthodologie.

Il applique donc au langage le célèbre schéma stimulus-réponse, en le formulant de la manière suivante : S-r-s-R. « S » est le stimulus externe qui pousse quelqu'un à produire la parole « r », cette réponse linguistique constituant pour l'auditeur un stimulus « s » qui provoque en retour une réponse « R ».

Il est important de noter que « S » et « R » sont des « événements pratiques » appartenant au monde extralinguistique ; seuls « r » et « s » constituent l'acte linguistique, ce qu'il nomme discours.

### **3- La méthode distributionnelle**

A l'instar de la linguistique structuraliste, le distributionalisme prend pour objet d'étude la langue. Il s'agit d'une étude synchronique et descriptive des unités linguistiques qui compose la phrase. L'analyse proprement dite, consiste à inventorier les différents environnements ou contextes linguistiques dans lesquels une unité se réalise et à dresser sur la base de l'opération de commutation la liste des autres unités susceptibles d'apparaître dans le même environnement. Une classe de mots forme un paradigme d'unités en relation de commuabilité et rassemble des unités entretenant les mêmes relations syntagmatiques. Dans l'exemple suivant, le déterminant « ce » et « le » acceptent la commutation avec « un » car ils partagent le même environnement. Sur cette base, ils sont rangés dans la même classe de mots, celle des déterminants.

/Un// jardinier / entretient avec soin son jardin.

/Ce/ /garçon/

/le//ouvrier/

#### **3-1- La classe de mots**

Une fois les unités distributionnelles réunies dans une classe, il convient de caractériser cette classe par rapport à :

-un critère distributionnel : On indiquera qu'un déterminant est toujours suivi d'un nom et éventuellement précédé d'un adjectif.

-un critère syntagmatique : La classe est caractérisée par le statut obligatoire ou facultatif de ces unités. Le déterminant ne peut être effacé, il est donc obligatoire.

-un critère morphologique : la classe est caractérisée par le type de variation morphologique de ces unités. Le déterminant est soumis sous l'effet du nom qu'il accompagne à la variation en genre et en nombre

### **3-2- L'analyse en constituants immédiats**

L'analyse en constituants immédiats est une extension de l'analyse distributionnelle. Héritière de BLOOMFIELD et HARRIS, elle rend compte de la notion de hiérarchie. Elle propose de segmenter la phrase, unité maximale en unités successives. Dans l'analyse en constituants immédiats on décompose les énoncés du corpus. Les segments issus du découpage sont appelés constituants immédiats. Ils sont isolés dans un premier temps par la possibilité de marquer une pause dans la phrase ou par la possibilité d'insérer d'autres éléments entre eux. Cette distribution suppose alors une hiérarchie entre les constituants immédiats.

La segmentation repose sur l'opération de division binaire ; chaque niveau de structuration en unités de rang inférieur. Dans l'exemple : Un employé compétent présente son projet de formation, peut être segmenté en SN+SV (syntagmes obligatoires) accompagnés d'un autre syntagme adjoint facultatif qui peut être effacé.

### **4- Les formes linguistiques et les constituants**

Les formes linguistiques sont les unités de signal. BLOOMFIELD parle parfois de « formes de signal ») qui, prononcées par les locuteurs, suscitent des réponses à une situation. BLOOMFIELD distingue deux types de formes linguistiques :

- Les formes lexicales : une forme lexicale est une combinaison de phonèmes qui possède un sens stable dans une communauté linguistique. La terminologie de BLOOMFIELD varie parfois : il parle aussi de signal lexical ou de forme phonétique.
- Les formes grammaticales : une forme grammaticale est une combinaison de ce que BLOOMFIELD appelle des taxèmes ; un taxème est un trait de disposition grammaticale. Comme le phonème, le taxème peut être considéré comme un élément autonome.

### Exercice :

Analysez d'un point de vue distributionnel la classe des mots soulignés.

1-Le plat est trop fort pour la petite.

2-Elle veut le manger.

3-L'idée est fort importante.

4- C'est un homme fort.

5- La petite fille est ma voisine.

### Corrigé :

À première vue, certains mots soulignés proposés dans le corpus semblent identiques. Or, une analyse minutieuse de ces unités linguistiques montre qu'elles n'apparaissent pas dans le même constituant immédiat de la phrase et n'acceptent pas les mêmes commutations.

En (1), « le » précède un nom masculin plat ; en (2) « le » précède un verbe à l'infinitif « manger ». La distribution de ces unités dans les deux phrases n'est également pas la même ; « le » appartient au SN en (1) et au SV en (2). Dans le premier contexte « le » peut commuter avec d'autres déterminants « un » et « ce », en (2) cette commutation est impossible. En conclusion, ces deux unités appartiennent à deux classes de mots distinctes.

En ce qui concerne l'unité linguistique « fort », elle apparaît dans un contexte verbal. En (1), « fort » peut commuter avec « épicié », en (3) « fort » peut commuter avec « très » et en (4) avec « robuste ». Dans les contextes (1) et (4) « fort » est un adjectif ; dans le troisième contexte « fort » est un adverbe. Enfin, les deux occurrences de l'unité « la petite » apparaissent dans un contexte verbal en (1) et dans un contexte nominal en (5). En (1), l'unité n'est pas effaçable et peut commuter avec la fille, l'enfant ; en (5) l'unité est effaçable et non obligatoire. Les deux unités appartiennent à deux classes de mots distincts. À celle des noms en (1) et à celle des adjectifs en (5).

## (II) Les linguistiques énonciatives (1)

Les linguistiques énonciatives ont pour fondement commun une critique de la linguistique de la langue, et une volonté d'étudier les faits de parole. Le programme théorique de la linguistique de la parole est explicitement mentionné mais aussitôt écarté par SAUSSURE dans le *Cours de linguistique générale*. Reprenant cette alternative d'une linguistique de la langue vs de la parole, BENVENISTE la reformule ainsi :

« Ce sont là vraiment deux univers différents, bien qu'ils embrassent la même réalité, et ils donnent lieu à deux linguistiques différentes, bien que leurs chemins se croisent à tout moment. Il y a d'un côté la langue, ensemble de signes formels, dégagés par des procédures rigoureuses, étagés en classes, combinés en structures et en systèmes, de l'autre, la manifestation de la langue dans la communication vivante » (Émile BENVENISTE, 1966, problèmes de linguistique générale).

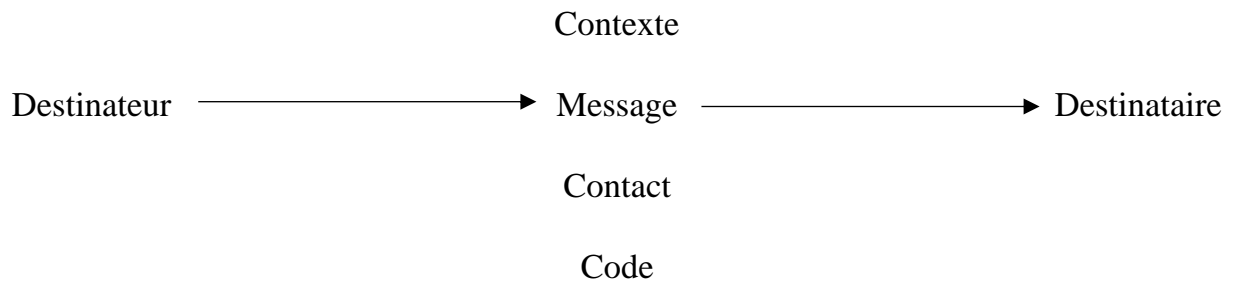
### 1- Genèse de la notion d'énonciation (origines oubliées)

La tradition donne couramment Émile BENVENISTE (années 50 et 60) comme « père » de la théorie de l'énonciation, alors que l'intérêt des linguistes pour les problèmes énonciatifs remonte aux années 1910 et 1920 en Europe. Cette époque voit en effet émerger la problématique énonciative, mais son développement est arrêté par l'expansion rapide du modèle structuraliste.

Avant BENVENISTE, il y a également du côté russe, Mikhaïl BAKHTINE-VOLOCHINOV (1895-1975), dont la conception du langage, fondamentalement interactive, implique nécessairement la prise en compte de l'énonciation. Pour lui, un signe n'existe que dans son fonctionnement social.

### 2- De la communication à l'énonciation

La prise en compte de la dimension énonciative permet d'enrichir la conception de la communication telle qu'elle est fixée et diffusée par le fameux schéma de JAKOBSON en 1963 :

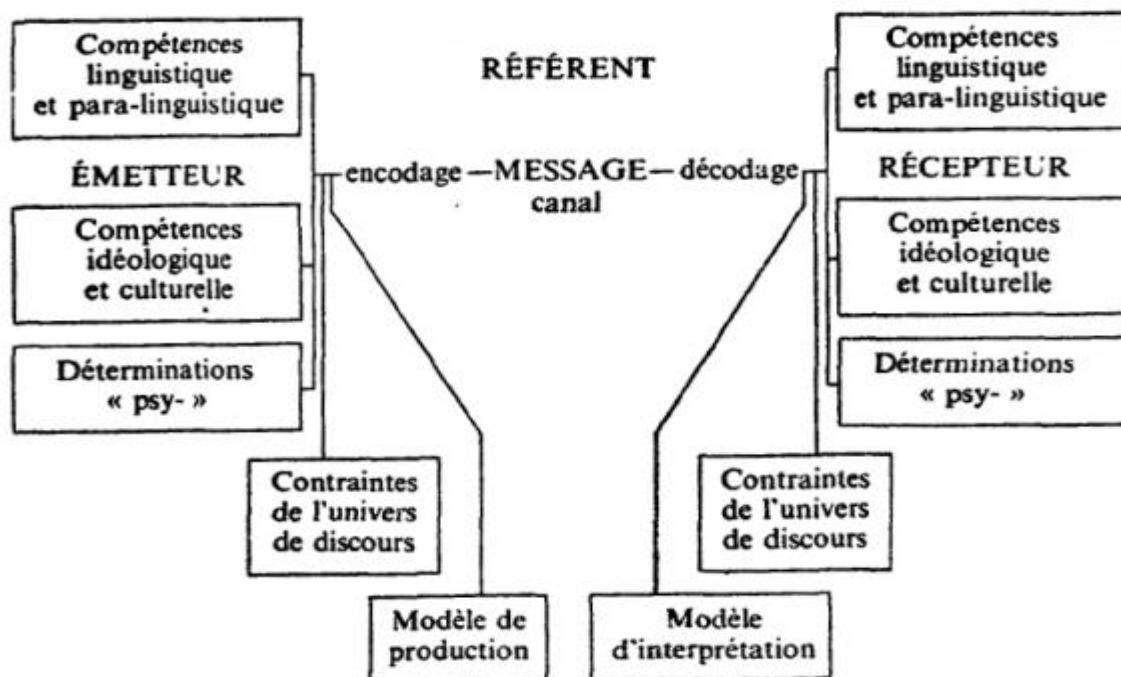


### Schéma de la communication de JAKOBSON

Les critiques de ce schéma sont nombreuses et peuvent se résumer en quatre points :

- Ce schéma dessine une communication homogène et linéaire alors qu'il faudrait plutôt parler d'une compréhension partielle entre le destinateur et le destinataire.
- Le code est situé extérieurement à la communication alors qu'il est constitué des savoirs internes des sujets parlants.
- Rien n'est dit des compétences extralinguistiques (encyclopédiques, psychiques et culturelles).
- Ce schéma n'intègre pas de modèle de production (à l'encodage) et d'interprétation (au décodage).

Pour pallier ces manques, Kerbrat-Orecchioni propose la reformulation suivante :



### **3- Définition de l'énonciation**

C'est chez BENVENISTE (1902-1976) que l'on retrouve la définition originelle et devenue canonique de l'énonciation : « l'énonciation est cette mise en fonctionnement de la langue par un acte individuel d'utilisation » (Émile BENVENISTE, problèmes de linguistique générale, 1974). Elle doit se comprendre dans le cadre d'une opposition fondamentale entre le domaine sémiotique et le domaine sémantique. BENVENISTE appelle « sémiotique » ce qui relève de la langue et « sémantique » ce qui relève de la parole.

### **4- Énoncé/ énonciation**

L'énonciation est l'acte individuel de production et d'utilisation de la langue dans un contexte déterminé, ayant pour résultat l'énoncé. L'énonciation est l'acte de production, et l'énoncé constitue le produit. Les deux termes s'opposent comme la fabrication s'oppose à l'objet fabriqué. Donc, pour comprendre un énoncé, il est important de comprendre les raisons qui ont participé à sa réalisation et qui changent à chaque situation car l'énonciation est un processus unique, en ce sens qu'elle ne peut être reproduite sans que soient modifiées les conditions dans lesquelles elle se réalise. C'est ainsi que MAINGUENEAU parle de l'énonciation comme acte individuel d'utilisation de la langue pour l'opposer à l'énoncé, objet linguistique résultant de cette utilisation.

### (III) Les linguistiques énonciatives (2)

#### 1- La situation d'énonciation

La situation d'énonciation est constituée par l'ensemble des paramètres qui permettent la communication : le locuteur, l'interlocuteur, le lieu et le moment de leur échange. Ces paramètres s'inscrivent dans certaines formes de la langue, à travers la deixis. *Deixis* est un mot grec qui signifie « ostension, fait de montrer » et qui est employé pour désigner l'identification langagière des paramètres de la situation d'énonciation. Les formes concernées sont appelées déictiques, recouvrant généralement à la fois les indicateurs personnels et spatio-temporels, bien que BENVENISTE n'emploie le terme que pour les derniers. JAKOBSON utilisera de son côté le terme *embrayeur*, traduction de l'anglais *shifter*, emprunté à JESPERSEN (1922). Leur fonction consiste précisément à articuler l'énoncé sur la situation d'énonciation.

Prenons l'exemple suivant :

*Je vais dormir chez toi ce soir ; nous irons demain ensemble là-bas.*

On relève des traces de la prise en charge de la langue par l'énonciateur : *je, toi, nous*, organisés autour d'un repère temporel : *ce soir* et spatial : *là-bas*. En fonction de la personne qui dit : « je », cette unité linguistique se charge d'une signification nouvelle. Cette propriété remarquable de « je » est celle d'une classe d'éléments qu'on appelle des déictiques. Ce sont des unités de la langue qui ne prennent tout leur sens que dans l'acte d'énonciation : « je », « ici », « maintenant ». Selon les circonstances, la personne qui parle, le lieu et l'endroit d'où elle parle, *je, toi, nous, ce soir, demain, là-bas* vont voir leur sens changer. Leur référent est labile et instable.

Prenons comme exemple le texto suivant qui s'affiche sur un téléphone avec un numéro inconnu :

Je te donne RDV à 8 h.

Toute interprétation est impossible.



Il est à savoir que les indices de personnes ne se produisent que par l'énonciation et ne renvoient qu'à la personne qui les utilise. Émile BENVENISTE sépare les pronoms personnels « je » et « tu » du pronom personnel « il ». Les premiers renvoient à l'acte d'énonciation, le second est un référent. Dans cette acception, le pronom « je » actualisé dans un discours présuppose un « tu ». « Je » et « Tu » forment évidemment un couple réuni par une corrélation de subjectivité ayant le même référent. D'autre part, ces mêmes pronoms sont réflexifs orientés vers l'énonciateur, ce qui crée un désaccord avec la troisième personne.

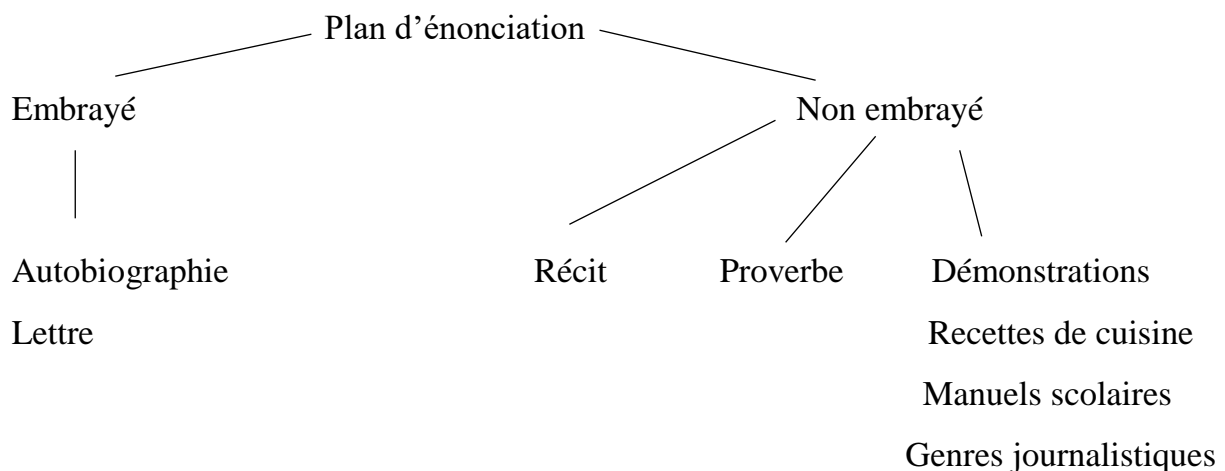
## 2- Les plans de l'énonciation

Dans un article intitulé « les relations de temps dans le verbe français » (1966), BENVENISTE remet en question l'approche traditionnelle des temps verbaux axée sur l'aspect sémantique et logique et souligne que les rapports antériorité/postériorité ne permettent pas de comprendre le rôle que joue l'énonciateur dans l'énonciation. Il propose de classer les temps dans une perspective énonciative, c'est-à-dire par rapport à l'investissement du locuteur dans son texte. Il distingue deux plans, celui de l'histoire, sans investissement du locuteur dans son texte et celui du discours, avec un fort investissement. Il parle alors d'énonciation historique et d'énonciation de discours. Ces deux plans se répartissent les temps de la langue et des propriétés distinctes, que l'on peut résumer dans le tableau suivant :

<b>ÉNONCIATION HISTOIRIQUE</b>	<b>ÉNONCIATION DE DISCOURS</b>
Passé simple, imparfait, conditionnel, plus-que-parfait, présent de vérité générale	- Tous les temps sauf le passé simple. - Principaux : présent, futur, passé composé.
Domaine de l'écrit.	Domaine de l'oral ou des productions oralisées.
3 <sup>e</sup> personne.	Toutes les formes personnelles.
Pas de marques déictiques.	Marques déictiques.
Repère : le temps de l'événement énoncé.	Repère : temps de l'énonciation.

À partir de ce travail fondateur, MAINGUENEAU (1993) propose une opposition entre plan d'énonciation embrayé et non embrayé : quand le locuteur prend la parole, il produit un énoncé embrayé (marqué par la deixis, signalant sa présence en tant que locuteur) ou non embrayé (sans marques déictiques, où sa présence en tant que locuteur n'est pas explicite dans l'énoncé). En effet, l'opposition histoire/discours est un peu rigide car des événements passés peuvent aussi être racontés en relation avec le moment de l'énonciation (comme le conte ou anecdote) et alors le terme *histoire* n'est plus approprié.

Ces critiques amènent MAINGUENEAU à proposer le schéma suivant (1993) :



On voit que le plan de l'histoire chez BENVENISTE correspond chez MAINGUENEAU au plan non embrayé narratif et celui du discours au plan embrayé.

### 3- De la phrase à l'énoncé

Conformément au postulat général de la linguistique énonciative, le concept de phrase comme terrain d'analyse est écarté au profit de celui d'énoncé, qui permet d'englober toute les productions du sujet parlant, orales comme écrites. CULIOLI insiste sur la caractéristique fondamentale de la situation d'interlocution, qui est une non-symétrie entre production et reconnaissance, ce qui l'amène à préférer le terme de co-énonciation à celui d'énonciation.

#### **4- La co-énonciation**

Les deux paramètres de la production et de la reconnaissance sont toujours mentionnés par CULIOLI dès qu'il s'agit de la situation d'énonciation. Comme l'émetteur et le récepteur ont chacun deux rôles, puisque l'émetteur est aussi son propre récepteur et que le récepteur est un émetteur potentiel, il y a une dissymétrie fondamentale dans l'acte d'interlocution. Chacun construit à la fois la production et la réception de l'autre, il s'agit de « co-énonciateurs ».

Le dialogue est la dimension fondamentale de la communication et CULIOLI rejette à la fois le modèle linéaire de transmission de l'information et l'idée d'un univers prédécoupé, sans modulation, ni adaptabilité aucune qui permettraient aux co-énonciateurs une communication transparente.

#### **Exercice**

Dans les énoncés suivants, les indices temporels ont-ils un repère avec le moment de l'énonciation ?

1-Quand le jour fut venu et que les bruits de la campagne l'annoncèrent à Germain, il sortit son visage de ses mains et se leva. Il vit que la petite Marie n'avait pas dormi non plus, mais il ne sut rien lui dire pour marquer sa solitude.

2-Il arriva en juin 1815 et ne repartit qu'en mars de l'année suivante.

3-La colonisation française entraîna l'intrusion d'un peuplement européen minoritaire à la mentalité de vainqueur, privilégié par ses droits de citoyen et la supériorité de ses moyens économiques et techniques. En janvier 1840, le nombre des Européens s'élevait à 25000 installés principalement dans les grandes villes, mais 44% seulement d'entre eux étaient français.

#### **Corrigé**

En nous basant sur la distinction de Benveniste histoire/discours, les trois énoncés soumis à l'analyse appartiennent à l'énonciation historique. Les événements présentés semblent se raconter eux même sans aucune intervention du locuteur.

Dans les trois énoncés, nous remarquons l'absence des indices de personnes, tout se passe comme s'il n'y avait pas de narrateur. Tout est donc raconté à la troisième personne « il sortit son visage de ses mains et se leva », « Il arriva en juin 1815 et ne repartit qu'en mars l'année suivante », « La colonisation entraîna l'intrusion d'un peuplement européen ». Les indices temporels employés n'ont aucun repère avec le moment de l'énonciation.

## (IV) Linguistique textuelle

La prise en compte des unités transphrastiques (unités supérieures à la phrase) est à l'origine un phénomène américain, la linguistique européenne s'étant principalement constituée sur le postulat saussurien du primat de la langue qui a eu pour effet, jusqu'aux années 70, d'écarter les textes et les discours.

La linguistique textuelle est considérée comme une discipline récente, contemporaine de l'analyse du discours. Dans cette discipline convergent des mouvements aux présupposés extrêmement hétérogènes, apparus dans les années 60 en Europe et aux États-Unis, mais tournant tous autour de l'étude de productions transphrastiques, orales ou écrites, dont on cherche à comprendre la signification sociale.

Le terme même de « linguistique textuelle » remonte au milieu des années 1950 : il a été introduit pour la première fois par Eugeniu COSERIU (1955) et repris une dizaine d'années plus tard, en 1969, par Harald WEINRICH, un linguiste allemand qui donne les premiers cours de linguistique textuelle en France, au Collège de France. Cependant, c'est de la Suisse que vient l'élaboration théorique la plus complète en linguistique sur la notion de texte, avec Jean-Michel ADAM (né en 1947), dont les travaux, à la fois nombreux et évolutifs, constituent actuellement la référence en matière de linguistique textuelle.

### 1- Texte

Étymologiquement, le mot texte vient du latin et est introduit par QUINTILIEN (Ier siècle) dans son Institution oratoire (livre IX, ch. 4), donc assez tard. *Textus* qui signifie « chose tissée, tissu, trame » dérive du verbe *texere* 'tisser, tramer'. L'accent est donc mis sur la texture, sur un assemblage non disparate, mais organisé d'unités linguistiques interdépendantes les unes des autres dans un enchaînement ; le tissage fait penser aux relations, à une structure où tout se tient, à une structure cohésive et cohérente.

Le texte peut être purement verbal, mais il peut aussi être accompagné de codes non-verbaux, plurisémiotiques, où différents types de signes sont mélangés ; il peut aussi être non-verbal. De ce point de vue, nous pouvons distinguer des textes :

- 1) verbaux,
- 2) non-verbaux (par exemple : les signes du code de la route ou les formules mathématiques),
- 3) mixtes (par exemple : les BD ou de nombreuses publicités).

## **2- Le rapport entre texte et discours**

Avec les notions de texte et de discours, on a affaire à une distinction à la fois nécessaire difficile et discutée. C'est Jean-Michel ADAM qui propose la formulation la plus claire, sous forme d'équation mathématique :

DISCOUS = Texte + conditions de production.

TEXTE = Discours – conditions de production.

« [...] En d'autres termes, un discours est un énoncé caractérisable certes par des propriétés textuelles, mais surtout comme un acte de discours accompli dans une situation (participants, institutions, lieu, temps) [...]. Le texte, en revanche, est un objet abstrait résultant de la soustraction du contexte opérée sur l'objet concret (le discours) » (Éléments d'analyse textuelle, 1990, Jean-Michel ADAM)

Dans une autre terminologie, on dira que l'objet discours intègre le contexte autrement dit, les conditions extralinguistiques de sa production, alors que le texte les écarte, se définissant comme arrangement de segments relevant de la dimension linguistique.

## **3- Les grandes notions de la linguistique textuelle**

Dans ce que l'on peut appeler sa version standard, la linguistique textuelle a défini certaines grandes notions désormais bien installées dans les sciences du langage :

### **3-1- Cohésion**

La cohésion désigne un ensemble de phénomènes langagiers, repérables par des marques spécifiques, qui permettent aux phrases d'être liées pour former un texte. Il s'agit de la texture du discours, définissable comme l'organisation formelle du texte dans la mesure où celle-ci assure sa continuité sémantique.

Elle concerne la surface du texte, son niveau syntaxique et sémantique : il y est question de l'ensemble des moyens linguistiques qui assurent les liens intra-phrastiques et inter-phrastiques du texte.

- Exemple

D'incolores idées vertes dorment furieusement.

Cette fameuse phrase de Noam CHOMSKY (1957) a permis au père du générativisme de montrer une différence entre la grammaticalité et l'acceptabilité. Or, la phrase est cohésive en tant que structure syntaxique mais elle viole certaines règles sémantiques : elle répond aux règles de grammaire (N+Adj ; N+V ; V+Adv ; place ; accords en genre, en nombre, etc.) sans pourtant respecter des liens sémantiques (contradiction entre vert et incolore, asémantisme). Pourtant, elle peut être acceptable comme exemple d'un rêve, d'hallucinations, d'une ivresse, d'un langage poétique imagé ou d'un ouvrage de science-fiction.

### 3-2- Cohérence

La notion de cohérence ne concerne pas le niveau linguistique mais l'organisation des représentations qui configurent l'univers mis en place par le texte. D'ordre extra-linguistique avec une dimension cognitive, elle s'articule sur la compétence encyclopédique des sujets, qui peuvent alors juger de la conformité des données de l'univers textuel avec les données pré-linguistiques qui constituent leurs croyances et leurs savoirs du monde.

Ce sont les relations conceptuelles qui assurent la cohérence, sa continuité et sa progression, son niveau sémantique et pragmatique, le sens qui naît d'un rapport entre le savoir textuel et le savoir sur le monde. Comme dans l'exemple : *Pierre s'est cassé le genou. Il est tombé du vélo*, où, apparemment, sont décrites deux situations différentes, mais le lecteur est capable de leur donner sens et d'y voir une relation du type effet-cause. Le lecteur établit cette relation grâce à son savoir extra-linguistique, à son expérience du monde, à ses capacités cognitives et intellectuelles de présupposer, d'inférer, etc